



LIVRES/

Les délires sont des ordres

Dans «la Mort du soleil»
de Yan Lianke, une épidémie
de somnambulisme plonge un
village chinois dans la destruction

Par **CLAIRE DEVARRIEUX**

Une épidémie décime un village dans *la Mort du soleil*, le nouveau roman du Chinois Yan Lianke. Ce ne sont au début que quelques morts, des personnes âgées qui se suicident. Puis le fléau prend de l'ampleur. Le nom de la maladie ? Le somnambulisme. Les gens déambulent les yeux ouverts avec détermination, mais ils ne sont pas réellement présents. Ils parlent dans le vide. Bientôt, les rues sont pleines de villageois hallucinés, allant droit vers le trépas ou ce qui les obsède. Finir de moissonner parce qu'on a annoncé de l'orage, ou bien dévaliser le salon de coiffure d'un concurrent plus prospère : tout dépend de leurs préoccupations au moment où ils deviennent somnambules. «*Ce qu'ils n'osent pas faire éveillés, ils le font en rêve.*»

Autoculseurs. Ils ne se contentent pas de piller, ils cassent tout, une frénésie de destruction s'empare des adultes. Un adolescent de 14 ans observe et raconte. Il est considéré comme l'idiot du village, pour ses parents il n'a que 10 ans. La boutique familiale, spécialisée en objets funéraires, est en surchauffe, envahie de papiers découpés. La mère s'active, on ne sait si le somnambulisme décuple ses forces, ou s'il s'agit de l'énergie

du désespoir. Le père tente de protéger sa femme, son fils, et devient somnambule par intermittence. Ce n'est plus seulement les siens qu'il s'évertue à empêcher de mourir pendant la nuit. C'est le village tout entier qu'il prétend sauver. Boire du thé, s'asperger d'eau fraîche, il y a quand même des moyens simples de se réveiller, ou de ne pas s'endormir. Mais bien des citoyens ont intérêt à passer pour des somnambules. On vient se servir impunément en télévisions, en autoculseurs, on exige bijoux et argent.

Quand cela dégénère en guerre, quand les représentants du gouvernement poussent au crime en prétendant revenir des siècles en arrière, quand ils exigent qu'on tue les étrangers, ce n'est pas forcément à cet instant que le roman est le plus saisissant. Pourquoi le père du narrateur se conduit-il comme un repentant ? Parce que, pendant des années, il a dénoncé ses voisins. La crémation étant devenue obligatoire, toute personne voulant inhumer ses morts commettait une infraction. A peine repêrait-il un deuil que le père de l'idiot prévenait son beau-frère, le responsable du crématorium. On venait alors chercher le corps, on le déterrait au besoin.

Cannibalisme. Avec l'épidémie, le crématorium ne désemplit pas. Le beau-frère recueille l'huile sécrétée par les cadavres qui brûlent. Il en



remplit des bidons entiers. *«Toutes les villes où il y a des usines veulent de cette huile. On en fait du savon, du caoutchouc, du lubrifiant. C'est une excellente huile industrielle. Peut-être même que cela pourrait être une excellente huile alimentaire. Pendant les trois années de calamités, on ne faisait pas grand cas du cannibalisme!»* Il y aura deux ou trois autres allusions, au cours du livre, aux épisodes de cannibalisme pendant les années de la grande famine.

La famille aurait pu s'enrichir en revendant les bidons du beau-frère. *«Mais mes parents ne voulaient pas vendre cette huile. Ils ne l'ont jamais fait. C'était de l'huile de chair humaine. On ne pouvait pas la vendre, cela allait de soi.»* Alors ils stockent les bidons dans une grotte. La description de l'huile, des bidons et de la grotte fait froid dans le dos. On se doute bien que ce stock aura son utilité dans l'intrigue. Ce que l'auteur appelle le *«réalisme mythique»*, la forme allégorique qu'il a choisie, nécessite que le soleil soit une donnée relative. Yan Lianke prend plaisir à se mettre en scène dans *la Mort du soleil* en écrivain déserté par l'inspiration. Le jeune narrateur l'admire, connaît ses livres par cœur et les compare à *«des tertres funéraires. A une terre désolée»*. Ou encore, pensif, dans la grotte: *«Tous ces bidons d'huile de cadavre sont comme ses romans, interminables. Froid et silence de mort.»*

Lire en ce moment *la Mort du soleil*, avec le coronavirus en arrière-plan, est une curieuse expérience. Dans le discours que Yan Lianke a prononcé en 2014 lorsqu'il a reçu le prix Kafka (1), il s'est livré à une superbe variation sur le thème de l'obscurité, celle qui menace un peuple, celle que perçoit l'écrivain et où il se tient. Rappelons aussi l'incipit du *Rêve du village des Ding* (Picquier, 2007), sur les paysans décimés par le sida. *«Sous les rayons du soleil couchant, la plaine du Henan était rouge, rouge comme le sang.»* ◆

(1) Reproduit dans le numéro de *Communications* consacré à «*Démocratie et littérature*».

YAN LIANKE LA MORT DU SOLEIL
Traduit du chinois par Brigitte Guilbaud.
Picquier, 386 pp., 22,50 €.

**Le beau-frère recueille
l'huile sécrétée par les
cadavres qui brûlent. Il en
remplit des bidons entiers.
«On en fait du savon, du
caoutchouc, du lubrifiant.»**